INTRODUCTION

Il est probablement nécessaire en préambule d'expliquer, à défaut de le justifier, le titre de cet ouvrage, qui se voudrait davantage qu'un détournement passablement irrévérencieux[1]. Timide écho de l'émotion suscitée par la disparition du grand anthropologue Claude Levi-Strauss, en octobre 2009, il offrait aussi la distance nécessaire, *cum grano salis*, pour évoquer une réalité antique fondamentalement étrangère à notre pensée moderne, celle de l'invention et de la résilience, au cours de six siècles d'histoire de la péninsule italienne, d'un plan d'habitat domestique invariant dans ses composantes essentielles, celui de la maison dite «romaine», qui se déploie dans un cadre bien plus large que celui de la sphère privée, à la croisée fatale du politique et du sacré. L'architecture de ce type de maison en tout point remarquable dont la cohérence, en quelque sorte, «n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur», ignore ou récuse, durant la plus grande partie de son histoire, le recours aux colonnes – apanage des monuments publics et de quelques tombes –, aux portiques et aux péristyles qui peuplaient les demeures orientales ou grecques, et dont le redoutable pouvoir de séduction était appelé à entraîner inéluctablement l'implosion du cadre de vie traditionnel des élites italiennes. Portiques qui s'introduisent subrepticement dans l'*hortus*, se greffent sur l'arrière de la maison en dessinant bientôt un, voire deux péristyles, et l'atteignent finalement en son cœur – le *cauaedium* – sous la forme d'abord timide de l'*atrium* tétrastyle puis, triomphante, de l'*atrium* corinthien, minant en profondeur la structure du plan d'origine, jusqu'à entraîner finalement sa disparition à peu près complète. Portiques, cependant, si naturellement associés par la suite à l'idée du palais des anciens Romains que les restitutions des philologues, des antiquaires et des architectes de la Renaissance les multiplièrent à l'envi et les installèrent jusque dans son vestibule, comme en témoigne magnifiquement l'exemple du palais Farnèse à Rome.

Le mémoire d'habilitation d'où est issu cet ouvrage portait toutefois un autre titre, qui n'a pu être retenu pour des raisons contingentes : *DOMVS IVSTA*. Il pouvait sembler singulier d'intituler une recherche portant sur la maison étrusque et romaine en recourant à une expression[2] que nul

[1] Et, moins encore, un plagiat du titre de la traduction de deux œuvres d'Ovide par Marie Darrieusecq, *Tristes Pontiques*, publiée en 2008 aux éditions P.O.L.

[2] Ce titre, qui ne s'est imposé qu'à la fin de cette recherche, est forgé sur le concept de l'*urbs iusta*, utilisé par Servius (*Aen*. 1.422), et qui désigne «la ville définie par la norme juridique» (Massa-Pairault 1996, p. 111); sur l'«invention» du *ius*, dégagé de la sphère religieuse, on se reportera, en dernier lieu, à Schiavone 2005. Dans un registre parallèle, on aurait pu penser aussi à celui de *Domus perfecta*, à partir de la *uilla perfecta* de Varron (*R. R.* 3.1.10), ou encore, au terme de cette recherche, à celui de *Domus tuscanica*, inspiré des *tuscanicae dispositiones* de Vitruve (4.6.6). Sur l'origine du terme de *domus* et les valeurs qui lui étaient rattachées, voir, en dernier lieu, Linke 1997. Un résumé des conclusions du présent volume figure dans Jolivet 2007.

auteur latin, pour autant que nous le sachions, n'a jamais employée[3]. Pourtant, l'idée qu'il existait, dans la *forma mentis* de l'Antiquité romaine, un plan de maison canonique a depuis longtemps largement dépassé les cercles académiques, et fait désormais partie du bagage culturel de ce que l'on appelait autrefois «l'honnête homme». À partir des fouilles des cités vésuviennes, les manuels destinés au grand public ont diffusé et popularisé le «plan-type» de la maison romaine ou, mieux, son «plan canonique» : nous préférerons recourir à cette dernière expression, qui présente l'avantage de faire précisément référence à un *canon*[4], défini en l'occurence par un *ius*, dont nous verrons plus loin que ce type de *domus* a de bonnes chances d'avoir été effectivement tributaire. Cette idée, ce «lieu commun» est pourtant combattu aujourd'hui par un nombre croissant de chercheurs dont les objections sont en passe de devenir, à leur tour, un *topos* de la discipline. Il était donc nécessaire, avant toute tentative d'approfondissement, de remonter à l'«invention» de ce plan canonique dans le champ des études classiques, pour chercher ensuite à comprendre si celui-ci a effectivement correspondu à une réalité dans le monde ancien, ou bien si nous sommes en présence d'une réélaboration purement moderne.

Avec les textes anciens, le dossier archéologique est évidemment appelé à alimenter cette partie de l'enquête qui nous conduira à prendre en considération des témoignages compris dans un cadre chronologique très large (essentiellement entre le VI^e^ et le I^er^ siècle)[5]. Il nous faudra à cet effet chercher à faire abstraction, du moins dans un premier temps, de l'idée même de la «*domus* à *atrium*» : une idée dont la force d'attraction est telle – en raison de la pesanteur du dossier archéologique et textuel qui s'y rapporte ou, plutôt, qu'on y rapporte – qu'elle fausse à peu près inévitablement toute étude de la catégorie d'architecture domestique plus vaste dont elle ne constitue qu'une partie, et notamment toute analyse de la genèse, très disputée, de ce type d'habitat étrusque et romain. Si, comme nous le pensons, le modèle d'une *domus iusta* de plan canonique, qui ne se confond pas complètement avec la *domus* à *atrium*, a bien existé, on peut penser qu'elle a été conçue, à l'origine, selon un schéma fonctionnel bien précis, et que le réexamen de l'ensemble du dossier archéologique peut nous permettre de mieux comprendre son organisation et les mutations qui l'ont affectée au cours des quelque six siècles de son histoire.

Cette démarche[6] s'expose, d'emblée, à une critique pleinement justifiée : celle de ne se fonder que sur la planimétrie des édifices[7], alors que les recherches récentes les meilleures et les plus novatrices en ce domaine insistent à juste titre sur l'importance d'une prise en considération de la totalité du témoignage archéologique : planimétrie, décor, mobilier, *instrumentum*…[8]. L'approche que nous avons choisie d'adopter, et que l'on n'aurait peut-être pas tout à fait tort de qualifier d'«antiquaire»[9], nous paraît toutefois se justifier dès lors qu'elle ne prétend nullement rendre

[3] À la différence de celle de *domus frequentata* : Dickmann 1999.

[4] Contrairement au concept de «classique», celui de «canon» est commun aux civilisations européenne et orientales (Settis 2004, p. 19).

[5] Sauf indication contraire, toutes les datations s'entendent avant notre ère.

[6] Elle nous a été dictée par l'état de conservation médiocre des vestiges de la *domus* de l'îlot D de Musarna, arasée au niveau de ses fondations, dont le projet de publication a été à l'origine de cette recherche qui en constitue ainsi, en quelque sorte, l'introduction.

[7] Dont l'importance est toutefois soulignée, y compris dans le cadre d'une approche sociologique, dans Smith 1997, p. 4-5; mais, comme le relève Giuliani 1982, p. 233-234, «l'identità planimetrica di due edifici può risultare assolutamente irrilevante nell'effetto architettonico finale delle due costruzioni».

[8] On trouve l'une des prises de position les plus radicales, et les plus cohérentes, dans Melis-Rathje 1984, p. 384-385, qui, après avoir souligné que «l'oggetto degli studi sull'architettura domestica non è – e non sarà mai – una produzione di serie», rejettent toute classification qui «per pigrizia mentale o per preconcetto» ne prendrait en considération qu'une partie de la realité monumentale («per esempio solo le piante, o solo gli alzati»), et appellent à une analyse globale : techniques de construction, distribution et organisation des espaces, rapports avec le milieu, fonctions, aspects sociologiques, parallèles… Cette prise de position, méthodologiquement adamantine, présente toutefois le sérieux inconvénient de condamner irrémédiablement à l'échec toute tentative d'étude d'un bâtiment antique pour lequel *tous* ces aspects ne seraient pas parfaitement connus. Voir aussi Allison 1999, p. 4, qui insiste sur la nécessité d'interpréter les maisons en trois dimensions; Clarke 1991; Wallace-Hadrill 1994; Elsner 1995, p. 49-87; E. De Albentiis dans Carafa 1998, p. 33; Coralini 2001.

[9] Le terme a été repris récemment par P. M. Allison à

compte, à partir du seul plan, de l'ensemble du fonctionnement et des enjeux sociaux représentés par ce type d'habitat. En fonction de l'objectif de cette recherche – retracer, dans leurs grandes lignes, la genèse et le développement d'une convention planimétrique –, c'était aussi la seule possible, dans la mesure où la planimétrie, fût-elle partielle, est le plus petit dénominateur commun aux édifices de la péninsule italienne que nous serons amenés à prendre en considération. S'attacher aux seuls édifices dont l'élévation et les conditions de conservation étaient suffisamment bonnes pour avoir livré des décors encore susceptibles d'interprétation, et un mobilier retrouvé in situ, c'était se condamner à cantonner l'enquête, pour l'essentiel, à la zone vésuvienne et donc, à nouveau – en l'état actuel de nos connaissances –, à la seule question de la *domus* à *atrium*. Nous tenterons de montrer que notre angle d'approche, bien qu'incontestablement «daté», a conservé sa validité dès lors qu'il répond à des objectifs précis, et peut se nourrir aujourd'hui d'un corpus de documents qui permet d'apporter de nouveaux éléments de réponse à de très anciennes questions. De surcroît, il n'est nullement incompatible, au niveau qui est le sien, avec une autre exigence de la recherche actuelle dans le domaine de l'architecture domestique : l'insertion de celle-ci dans un contexte politique, socio-économique et culturel aussi précis que possible[10].

Au travers de l'étude planimétrique, il nous faudra donc chercher à retracer l'histoire d'un type de construction qui était appelé à connaître un très grand succès, sous des formes encore remarquablement stables jusqu'au principat d'Auguste, par lequel s'achèvera notre enquête, mais qui continua, sous d'autres formes, à se développer et à se transformer jusqu'à la fin de l'Empire, à Rome, mais aussi dans ses provinces[11]. La première étape de ce parcours remonte aux origines historiographiques de l'idée de plan canonique et explore, en trois étapes, le dossier archéologique : «préhistoire» et «protohistoire» de la *domus* en Italie centrale; «invention» de la *domus* à plan canonique; diffusion de ce plan en Italie jusqu'à la fin de l'époque républicaine[12]. Nous examinerons dans la seconde partie le contexte – politique, économique et social, religieux – d'apparition du plan canonique, puis les manifestations architecturales qui s'y rapportent dans deux domaines étroitement liés à celui de l'architecture domestique, ceux de l'architecture sacrée et de l'architecture funéraire. Le dossier archéologique, les sources anciennes et les acquis des dernières recherches seront enfin confrontés entre eux pour tenter de remonter au plus près de ce que put être, à son origine, ce type d'habitat domestique.

La constitution du corpus de référence archéologique a posé des problèmes qui sont inévitablement appelés à limiter son exploitation : la documentation est extrêmement dispersée, et très rares sont les édifices qui aient fait l'objet d'une fouille et d'une publication exhaustive, ou du moins suffisamment détaillée; bien des plans, souvent très sommaires, et parfois dépourvus

propos du traitement classique du mobilier archéologique, dans Allison 1999, p. 57. Le risque serait d'aller «irrazionalmente in cerca di un storico modello-tipo della casa etrusco italica primitiva, secondo i dettami di una concezione misticheggiante che tanta fortuna ebbe in passato» (De Albentiis 1990, p. 66); l'auteur évoque plus loin (p. 80) ceux qui sont «caduti nel tranello di ricercare in modo quasi ossessivo un modello-tipo di casa, forzando la mano non solo ai riscontri obiettivi desumibili dalle abitazioni pompeiane, ma allo stesso manuale di Vitruvio».

[10] Wallace-Hadrill 1994 et 2001; Nevett 1997 et 2010; Pesando 1997; Robinson 1997. En dehors de la zone pompéienne, l'état de conservation des vestiges impose des limites évidentes à cette approche.

[11] Voir, en dernier lieu, Lavan-Özgenel-Serantis 2009; Bowes 2010. Il est remarquable, compte tenu du succès de cette typologie architecturale, que l'italien applique aujourd'hui à la maison le terme latin désignant la cabane, *casa*, tandis que *domus* a été cantonné au registre sacré (*duomo*, par l'intermédiaire de la *domus ecclesiae*). La langue sarde, connue pour être la plus conservatrice parmi celles dérivées du latin, a maintenu le terme dans le langage courant, dans un certain nombre de toponymes, et dans l'expression *domus de janas* («maisons des fées»), utilisée pour désigner les tombes hypogées de l'Âge du Bronze; on fait remonter à la même étymologie, probablement par l'arabe *dammus*, le terme de *dammuso*, qui désigne les habitations traditionnelles des îles du Sud de l'Italie, Lampedusa ou Pantelleria.

[12] Dans ces descriptions, nous utiliserons «droite» et «gauche» en supposant (en conformité, apparemment, avec l'usage antique : voir *infra*, chapitre 7) un observateur situé face à l'entrée de la maison; l'indication d'orientation «ouest/est» indique que l'accès principal de l'édifice se trouve à l'ouest; la référence à une «première» ou à une «deuxième» salle dans la partie centrale de la maison s'entend à partir de l'entrée de celle-ci.

d'échelle[13], présentent comme contemporains des états différents des édifices, dont chacun devrait faire l'objet d'un complément d'étude approfondi qu'il est aujourd'hui souvent impossible de mener; le mobilier relatif à ces maisons n'a été publié que rarement, et la datation de leurs différentes phases est donc très souvent sujette à caution. Nous avons donc donné pour chacune d'entre elles une très courte description accompagnée d'un bref examen critique qui cherche à séparer, dans la mesure du possible, la certitude de l'hypothèse, en ne conservant de cet examen que ce qui servait directement notre propos[14]. Les plans publiés des maisons qui se rattachent au plan canonique, ou qui s'en rapprochent, ont tous été portés à la même échelle (1:300e); c'est volontairement que nous ne les avons pas redessinés, de manière à permettre au lecteur d'évaluer lui-même d'emblée la qualité, et donc le degré de fiabilité probable du document sur lequel nous devons fonder notre raisonnement. Il était évidemment impossible de présenter ici un état complet de la documentation issue de la zone vésuvienne, qui forme un sujet en soi, et qui aurait déséquilibré ce dossier – comme elle a manifestement contribué à déséquilibrer, tout en les nourrissant, les recherches relatives à l'architecture domestique romaine. Nous avons donc choisi de ne présenter que quelques-unes des maisons de Pompéi et d'Herculanum, pour lesquelles on dispose du reste de multiples études récentes[15], de manière à réserver une place plus large aux meilleures attestations du plan canonique dans le reste de la péninsule italienne.

L'ampleur de la période chronologique traitée, la difficulté du traitement des sources, qu'elles soient littéraires ou iconographiques, le nombre et la complexité des questions concernées, directement ou indirectement, par l'étude de la *domus*, nous interdisaient tout véritable développement spécifique : les notes ne font donc pas que sous-tendre le texte, mais renvoient à une bibliographie dans laquelle nous avons cherché à faire figurer les publications les plus récentes[16], qui présentent le dernier état des questions qu'il nous a fallu ici aborder trop rapidement, ou considérer comme réglées, en l'état de nos connaissances actuelles, afin de pouvoir continuer à progresser pas à pas dans l'enquête.

[13] C'est la raison pour laquelle, s'il nous a paru important de fournir les dimensions générales des édifices et celles des salles principales qui peuvent permettre d'effectuer, au cas par cas, des comparaisons fondées d'un site à l'autre, ces dimensions sont malheureusement, dans la plupart des exemples, purement indicatives : bien que mesurées sur les meilleurs plans dont nous disposions, elles sont parfois, comme nous le verrons, en contradiction avec les indications portées dans le texte des publications dont ces plans sont extraits, ou différentes selon les plans. Il était donc inutile de fournir des indications faussement précises : nous les avons arrondies en fonction de notre objectif – donner une idée générale des dimensions des espaces – mais pour toute étude de module plus approfondie, on se reportera au dossier disponible pour chaque édifice, pour lequel nous donnons dans ces pages une bibliographie aussi large que possible. La présence éventuelle d'un *hortus*, dont les dimensions peuvent varier de manière importante d'une maison à l'autre, n'a pas été prise en compte dans l'évaluation de la superficie totale des édifices.

[14] On a notamment renoncé à décrire les techniques de construction des édifices pris en considération, parce que cette description aurait alourdi le texte sans présenter le moindre avantage aux fins de notre analyse : ces techniques relèvent non seulement de situations géographiques, mais aussi de choix ponctuels spécifiques et n'ont jamais, à notre connaissance, dicté les solutions planimétriques adoptées, du moins dans le cadre qui est ici le nôtre. La mention des types de pavements attestés – lorsque les publications la précisent – représente ici une indication beaucoup plus importante, puisqu'elle peut nous aider à mieux définir la fonction des espaces, mais risque aussi de porter à des conclusions erronées (notamment pour la période antérieure à l'apparition des sols en dur en Italie, dans le courant du IIIe siècle – voir en dernier lieu, pour l'*opus signinum*, Vassal 2006, p. 16), si un sol de terre battue n'a pas été repéré comme tel, ou s'il a été détruit; nous n'en ferons donc état que ponctuellement, sans chercher à restituer tout le système de pavement des édifices pris en considération.

[15] On se reportera notamment, pour Pompéi, aux séries *Pompei. Pitture e mosaici*, dont les dix volumes ont été publiés entre 1990 et 1999, *Haüser in Pompeji*, qui compte aujourd'hui 12 volumes publiés entre 1984 et 2004, ainsi qu'à la collection des *Studi della Soprintendenza archeologica di Pompei* dans laquelle ont été publiés à ce jour, depuis 2001, non moins de 30 volumes.

[16] Notamment la publication du colloque tenu à Bonn en janvier 2008, durant lequel plusieurs communications ont porté sur des édifices traités ici aux chapitres 2-4 (Bentz-Reusser 2010).